

À nos amours de Maurice Pialat, 1983
Vivre, c'est coucher
À nos amours, France 1983, 102 minutes

Maurice Elia

Number 224, March–April 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48376ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2003). Review of [À nos amours de Maurice Pialat, 1983 : vivre, c'est coucher / *À nos amours*, France 1983, 102 minutes]. *Séquences*, (224), 35–35.

À nos amours

de MAURICE PIALAT

1983

Vivre, c'est coucher



À nos amours

Ça hurle dans **À nos amours**. Tout le monde gueule à qui mieux mieux. Une famille dysfonctionnelle ? En 1983, les familles l'étaient déjà en majorité (elles le sont toutes aujourd'hui — elles avaient commencé à le devenir à la fin des années 60 — heureusement peut-être, puisque ça a fini par se couler pas mal de monde). Car, avec Pialat, ce terme de dysfonctionnel n'est pas péjoratif. Ceux qui composent la galerie des personnages qu'il nous présente, tout au long de sa carrière (ici, ceux qui composent la famille de la jeune Suzanne), frémissent à chacun de leurs passages à l'écran, à chacun de leurs propos. Ce qu'ils disent, ce qu'ils hurlent dans **À nos amours**, c'est leur refus de la conformité, leur solitude dans un monde qui se déshumanise à toute vitesse. Pas trop de futur chez Pialat, on n'a pas le temps d'y penser, il faut agir vite, maintenant.

Sandrine Bonnaire n'avait que seize ans dans **À nos amours**, c'était son premier film et Pialat l'a choisie pour qu'on voie son talent dévastateur, pour qu'on s'éclate en la regardant, qu'on ait presque envie d'elle. Et peut-être, au milieu de toutes ces disputes familiales au sujet de la liberté sexuelle de Suzanne (trop sexuelle, cette liberté; trop libre, cette sexualité), le cinéaste veut-il nous inclure dans la bagarre, nous dire que le morcellement de la famille existe et qu'il faut faire avec, dans le chaos, dans le chahut, puisque ceux-ci sont là pour rester. Toutes les bizarreries de raccord dans **À nos amours** peuvent sembler des incohérences, mais à y regarder de plus près, elles ne font que refléter ce cinéma de l'instant unique qui fut le sien, de l'individu singulier, mis à nu sans hésitation. Les conversations se chevauchent, les phrases sont entrecoupées, des répétitions, des sautes de ton se mélangent aux soupirs, aux reniflements... « C'est mieux qu'au théâtre de poche ! », dira le frère de Suzanne, à la fin d'une crise de leur mère.

Le climat de faille, d'insécurité est au centre même de ce déchainement, déclenché par Suzanne qui couche à gauche et à droite, mais observez bien le regard de la jeune fille : attentif dans

le désir, triste dans l'appréhension. Examinez son visage lorsqu'elle se débarrasse de Luc en lui disant qu'il ne veut coucher avec elle que parce que d'autres l'ont déjà fait. Elle ne sait plus ce qu'elle dit à son père (Pialat *himself*), ses mots s'enchevêtrent parce qu'elle ne sait plus très bien ce qu'elle ressent. Ce film, ne l'oublions pas, veut véhiculer (beaucoup plus que dire) quelque chose.

Étude de caractère ? Vision d'une société qui se demande où elle s'en va ? Portrait d'une adolescente qui ne comprend pas le problème, donc qui n'en cherche la solution ? Vivre, c'est coucher. Du moins pour le moment. Ensuite, on verra. Attitude néfaste, défaitiste, dirons certains. Peu importe puisque dans ce film où le montage semble inexistant, Pialat ne procure aucune explication, ne nous fait aucune morale. Peut-être ne veut-il nous montrer que le côté superficiel des choses et nous suggérer d'en faire quelque chose de plus profond. Tenez : j'ai découvert cette jeune actrice (sacrée d'ailleurs pour ce film César du meilleur espoir féminin), elle est d'après moi extraordinaire, vous ne l'oublierez pas. Tenez, voici ce personnage, cette Suzanne qui se trimballe d'un lit à l'autre : l'accepteriez-vous dans le vôtre, si elle vous le proposait ? Allons, soyez honnête.

À nos amours nous plonge dans l'inconfort, sans mélodrame, sans condescendance. Dans cette recherche de réalisme purement anal, ne reste sans doute que le sexe. Un défi à examiner avant de le relever ? Encore une fois, l'ami Pialat fait appel à votre honnêteté. ➔

Maurice Elia

France 1983, 102 minutes — Réal. : Maurice Pialat — Scén. : Arlette Langmann, Maurice Pialat — Photo : Jacques Loiseleux — Mont. : Yann Dedet, Valérie Condroyer, Sophie Coussein — Déc. : Jean-Paul Camail — Mus. (non originale) : Henry Purcell — Son : Julien Cloquet, Jean Umansky, François de Morant, Thierry Jeandroz — Int. : Sandrine Bonnaire (Suzanne), Dominique Besnehard (Robert), Maurice Pialat (le père), Evelyn Ker (la mère), Anne-Sophie Maillé (Anne), Christophe Odent (Michel), Cyr Boitard (Luc), Maité Maillé (Martine), Pierre-Loup Rajot (Bernard), Cyril Collard (Jean-Pierre) — Prod. : Micheline Pialat